

# LES THÉÂTRES

## Théâtre d'enfants : Matinée.

J'ai assisté, au Théâtre mondain, à un spectacle vraiment agréable : des pièces, écrites pour les enfants et jouées par des enfants. *Le Bonhomme Hiver, les Etrennes de mon oncle et le Chaperon rouge* — le divin *Chaperon rouge*, drame symbolique et sidéral, qui amusait déjà les petits Hindous sur les bords du Gange avant *Sacountala* — composaient la trilogie.

Ces trois pièces appartiennent au répertoire de Mme Bellier, que j'ai lu — avec plaisir — dans les deux volumes d'Ollendorff. Depuis le théâtre de Berquin, où il y a des chefs-d'œuvre, tels que je m'en souviens après cinquante ans, rien n'a été écrit de plus agréable pour l'enfance, avec une simplicité parfaite. Cette simplicité est tout.

J'ai l'horreur des représentations enfantines où les enfants ont à exprimer des sentiments qui ne sont pas de leur âge. Ils tournent aux petits prodiges qui me font le triste effet de singes savants. Ici, pièces et acteurs, c'est l'enfance toute pure, avec sa naïveté, sa grâce, sa gentillesse. Des petites filles jolies à croquer, des petits garçons fiers de leurs beaux costumes, des Hélène, des Louise, des Henri tous bien disciplinés, et disant juste parce qu'ils disent des choses qu'ils comprennent. Ça m'a fait plaisir, ce bain de jeunesse... et au théâtre encore !

Henry Fouquier.

# LES CONCERTS

## Concert de l'Opéra

A l'Opéra, hier, indépendamment de la symphonie mystique de *Rédemption*, de l'ouverture de *Léonore*, des fragments du *Sélam*, une très ancienne composition de M. Reyer, du *Noël*, de M. Gabriel Pierné, le morceau qui, sans conteste, obtint le plus de succès la saison dernière et qui méritait de reparaitre sur l'affiche — trois œuvres inédites ont été exécutées.

L'une d'elles offre un vif intérêt.

C'est la petite scène lyrique de M. Xavier Leroux, *Vénus et Adonis*.

Pour en écrire les paroles, M. Louis de Gramont s'est certainement inspiré des poèmes de Shakespeare et de La Fontaine qui, comme on sait, sont issus des *Métamorphoses* d'Ovide. Moins licencieux que les textes primitifs, le libretto de *Vénus et Adonis* a cependant fourni à M. Leroux l'occasion de composer une musique singulièrement voluptueuse et passionnée. La partition est construite sur quatre thèmes principaux qui se transforment, se juxtaposent et se développent tantôt aux voix, tantôt à l'orchestre. Un motif pittoresque évoque d'abord l'idée de la forêt où Adonis, après avoir fui l'insatiable déesse, trouve la mort en la chasse tumultueuse et féroce. La phrase enveloppante, brutale, tenace et grave de Vénus est une des plus typiques, des plus expressives ; elle se mêle curieusement à celle d'Adonis et prépare la péroraison où, dans la montée frémissante des harpes et des violons, croissent les fleurs symboliques nées par miracle du sang jeune et généreux de l'amant beau comme une femme.

Au point de vue mélodique et harmonique, cette jolie scène rappelle de façon assez directe le *Venusberg* de Richard Wagner. Un souffle de sensualité farouche l'anime d'un bout à l'autre et justifie jusqu'à un certain point l'excès de ses violences sonores. J'en aime beaucoup l'emportement chaleureux, la furieuse rudesse, la large et intense poésie. Si je fais mes réserves sur l'instrumentation trop bruyante de quelques passages, erreur facilement réparable, en revanche je loue nombre de choses qui me paraissent très charmantes et très « trouvées ». Par exemple, les trompettes lointaines, reflet d'astre, accompagnant les voix annonciatrices du soleil d'or... Mais mes préférences vont à l'épisode symphonique de la chasse, d'une rare vigueur, à la déploration de la déesse, bien émouvante.

Le rôle de Vénus sert à merveille les belles notes graves de Mme Héglon, qui déclamant, chantant avec une réelle autorité, met son personnage en pleine lumière. Dans celui d'Adonis, qui gagnerait à être moins enveloppé d'orchestre, Mme Carrère montre sa vivé intelli-

gence, son sens musical affiné. Mlle Loventz donne habilement une courte réplique. Le succès a été énorme. Il classe l'auteur en haut rang.

Autant la cantate de M. Leroux est mouvementée, rutilante, autant les scènes de *Ping-Sin*, de M. Henri Maréchal, sont calmes, adoucies, en leurs teintes pâles et estompées. Autant il est facile de se rendre compte de la valeur d'une œuvre de concert placée dans son cadre naturel, autant il est impossible de juger un fragment d'ouvrage dramatique exécuté sans l'appareil théâtral qui lui convient. M. Louis Gallet est trop adroit librettiste pour n'avoir pas ménagé à son collaborateur des contrastes dont l'audition d'hier ne nous donne aucune idée. Le mariage chinois que le compositeur a décrit affecte un caractère tout intime ; il est suivi d'une rêverie dont l'instrumentation est volontairement éteinte. Cela produit une certaine monotonie. Mais les discrètes musiques que nous venons d'entendre ont de la grâce, en somme, et il serait injuste de les condamner sans savoir quelle place elles occupent dans la partition. Le public a montré qu'il était de cet avis en applaudissant M. Maréchal et ses interprètes : Mlle Loventz, MM. Gautier, Bartet et Fournets.

Le *Concerto-Féerie*, de M. Félix Galey, nous a fait assister à un lamentable spectacle. La salle, mise en joie par une abondance intempestive de traits de violon, s'est tout à coup fâchée et le pauvre débutant que personne ne connaît, dont on ne sait ni l'âge, ni rien de rien, a passé — je vous le jure — un affreux quart d'heure. Certes, son concerto n'est pas défendable une minute, et je n'ai pas l'intention de le défendre, mais tout de même quelle tristesse je garde au fond de moi de ces rires et de ces cris ! Inutile de dire que l'on a acclamé M. Laforge, parfait virtuose, qui, sans broncher, a accompli jusqu'au bout sa périlleuse besogne, et Mlle Legault, qui, par la récitation d'un texte versifié, essayait de commenter l'inexplicable fantaisie de M. Galey.

Le *Sélam* est, je crois, une des premières œuvres du valeureux maître de *Sigurd* et de *Salammbô*. Les deux fragments exécutés hier, par leur couleur poétique, leur simplicité d'accent, leur vigueur instrumentale, évoquent le souvenir de ce délicieux ouvrage qui s'appelle la *Statue*. Le chant du soir, que M. Renaud a dit avec un charme extrême, une grande pureté de voix et de style, conserve du commencement à la fin son allure placide et contemplative, et la conjuration des Djins, vaillamment menée par Mlle Bréval, éclate en un amusant tourbillon de l'orchestre. On a applaudi l'un et l'autre.

Le *Noël*, de M. Pierné, a retrouvé son succès d'enthousiasme de la saison dernière et MM. Vidal et Marty ont fort bien dirigé la symphonie de *Rédemption* et l'ouverture de *Léonore*.

Alfred Bruneau.

# COURRIER DES THÉÂTRES

## THEATRES

Ce soir, à 8 h. 1/2, au Nouveau-Théâtre, répétition générale du quatrième spectacle de l'Œuvre.

Au programme : *Au delà des forces*, pièce en quatre actes, de Bjørnstjerne Bjørnson, traduction de MM. Auguste Monnier et Littmanson.

Demain soir, première.

Mlle Marcy, souffrante, a été remplacée hier, à la représentation de *Don Juan*, en matinée, par Mlle Bourgeois. La débutante a montré, dans le rôle de dona Anna, des qualités d'ardeur lyrique et de flamme qui lui ont valu un fort joli succès.

\* \* \*

On sait que Mlle Van Zandt termine la 1<sup>re</sup> série de ses représentations à l'Opéra-Comique à la fin de ce mois. Elle va ensuite à Monte-Carlo où elle est engagée pour chanter, entre autres, le rôle de Zerline.

Elle ne jouera donc plus *Lackmé* que mardi et jeudi de cette semaine, et dimanche prochain en matinée.

Mais, pour dédommager M. Carvalho des quelques représentations que la grippe l'a empêchée de donner, Mlle Van Zandt reviendra à Paris le 15 mars et chantera pendant deux mois différents rôles de son répertoire.

Devant le succès de la matinée donnée hier à la Renaissance, avec *Lorenzaccio*, l'administration du théâtre a résolu de donner dimanche prochain une deuxième et dernière matinée de *Lorenzaccio*.

Le *Truc de Séraphin*, dont le public fête chaque soir les excellents interprètes : MM. Baron, Brasseur, Milher, Guy ; Mmes Ma-